Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 223

Artikel: Histoire de la Seigneurie de Spiegelberg ou des Franches-Montagnes
Autor: Daucourt, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251590

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 13 avril 1902 | N° 223 | Cinquième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 30me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 30me année *LE PAYS*

HISTOIRE

DE LA

SEIGNEURIE DE SPIEGELBERG OU DES

FRANCHES-MONTAGNES

PAR

A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

Jusqu'en 1522, les Bernois s'étaient opposés à l'introduction de la réforme sur leur territoire, quoiqu'elle eut déjà pénétré dans une partie de la Suisse. Bien plus, sachant que la réforme avait gagné des partisans à Fribourg, le Sénat de Berne écrivit à celui de Fribourg, pour le conjurer de maintenir la vraie foi et de se garder des nouveautés.

Le réformateur Berthold Haller éprouvait tant d'obstacles à Berne, en prêchant les nouveautés qu'il voulait se retirer à Bâle. Zwingli l'en détourna en lui faisant observer qu'il ne devait pas abandonner son petit troupeau *encore faible dans la foi nouvelle*. Voici du reste ce que Zwingli écrivait à François Kolb : « Cher François, allez « tout doucement dans l'affaire, pas trop « rudement ; ne jetez d'abord à l'ours, « qu'une seule poire aigre, parmi plusieurs « douces, ensuite deux, puis trois, et s'il « commence à avaler, jetez-lui en toujours « davantage, aigres et douces, pêle-mêle. « Enfin videz le sac tout entier, molles, dures « aigres et crues, il les dévorera toutes, et « ne permettra plus qu'on les lui ôte, ni qu'on « l'en chasse. » [1]). La prédiction de Zwingli se vérifia à la lettre. L'appétit vint en mangeant et l'ours avait fini par tout avaler, en 1528 Berne était réformé. Nicolas de Wattenville, prévôt mitré et crossé de la collégiale de St-Vincent de Berne, se maria avec Clara May, Barthélmi Vogt, prieur des Dominicains de cette ville, en fit autant avec Marguerite de Balmoos, abbesse de Fraubrunnen. [2]). Thomas Wittenbach curé de Bienne et sept autres prêtres de cette ville firent de même, ainsi que plusieurs des 250 curés de la campagne bernoise. Ce qui faisait dire au savant Erasme de Bâle, que le mariage était le dénouement de toutes ces farces de la réformation.

La ville de Berne ne se contenta pas d'imposer sa réforme dans son propre territoire où elle rencontra une formidable opposition dans le Hasli, le Frutigen, dans l'Ementhal et à Gessenay où les populations voulaient conserver l'antique foi, mais chercha à faire triompher la nouvelle doctrine dans les pays limitrophes, la Neuveville, Moutier-Grandval etc... [3]).

Le Senat de Berne trouva un puissant auxiliaire par son œuvre de réformation dans le dauphinois Farel, simple laïc et qui avait été chassé de Bâle et de Neuchâtel pour ses excentricités. Il avait prit le faux nom d'Ursin et se donnait pour maître d'école. Muni d'une patente bernoise, qui était à la fois sa mission et sa sauve-garde, il essaya de réformer les Franches-Montagnes. Doué d'une grande facilité de parole, d'une force de poumons extraordinaire, il courait d'un lieu à un autre, propageant « son pur Evangile », se démenant comme un furieux et brisant de son chef les autels et les images. Rien ne le rebutait, ni le mépris, ni les menaces, ni les mauvais traitements. Il prêchait dans les rues, dans les auberges, sur les places publiques.

Les populations le craignaient. A son seul nom, elles étaient saisies d'épouvante. On tremblait à cause de son marteau qu'il portait avec lui, et dont il se servait audacieusement dans les églises où il entrait, pour mutiler les statues, les reliquaires, enfoncer les tableaux, briser les vitraux et les orgues qui ne lui appartenait pas. Personne n'a fait autant de mal aux trésors artistiques des églises que ce novateur. Son savoir était médiocre, mais il avait toute l'opiniatreté d'un sectaire. Il se maria à 69 ans avec une jeune fille qui demeurait chez lui, ce qui excita de profondes rumeurs et lui attira l'indignation de Calvin lui-même.

Farel venait de prêcher à Bienne puis à Morat, quand il reçut mission de leurs Excellences de Berne de porter les nouvelles doctrines dans la Prévôté de Moutier. Tavannes fut la première paroisse qu'il gagna à son nouveau culte. Cette paroisse avait alors pour curé Jean Perine, moine de Bellelay. L'abbé de ce monastère, Nicolas Schell de Bienne, collateur de la paroisse de Tavannes, voyait avec peine que ce peuple penchait vers la réforme, croyant par là s'affranchir des redevances et des charges. Dans ces fâcheuses dispositions, après avoir pris conseil, il résolut de retirer Jean Perine, qu'il croyait chancelant et favorable

1) Haller, page 18.

2) Helvetia sacra de M. de Mülinen, II, p. 211 ; Haller p. 20 et suivante.

3). La réforme, qu'on se plaît à présenter comme une lutte en faveur de la liberté, ne fut, dans son origine, qu'une oppression, parce que les princes d'Allemagne et les gouvernements suisses l'imposèrent à leurs sujets, tellement qu'il fallut la foce armée pour contraindre les populations à l'accepter. Les princes et les gouvernements n'auraient jamais embrassé la réforme s'ils n'avaient eu des biens immenses à accaparer, du pouvoir à gagner, un clergé, qui faisait opposition à leurs vices, à dominer et des passions à satisfaire.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 18

YAMINA

PAR

JEAN KERWALL

Les Françaises hâtaient le pas ; Yamina les suivant machinalement ; elles entrèrent sous la tente.

A l'arrivée de Renée, les voisines se reculèrent et montrèrent Melkhir couchée sur une natte en lambeaux.

Un vieux burnous la couvrait à peine.

Ses jambes, qui ne se pouvaient mouvoir, n'avaient plus forme humaine.

— Sortez, dit Renée aux femmes ; l'air lui manque, sa respiration est courte... Où souffres-tu, Melkhir ? questionna-t-elle ensuite.

La moribonde fixa des yeux à demi éteints sur la Française, qui renouvela sa demande.

— Où souffres-tu ?

Elle essaya de montrer ses jambes.

Pendant que Marie-Louise faisait respirer des sels à Melkhir, Renée, avec l'aide de Yamina cherchait à se rendre compte de l'amas informe qui enroulait les tibias de la malade.

— Découvre, commanda Renée.

Une corde en fibres de palmier retenait un vieux morceau de drap faisant office de linge.

Un tampon de poils de chameau, enchevêtrés dans des filaments que la jeune femme prit pour de l'herbe, comprimait une plaie horrible : cet amalgame représentait la charpie arabe et envenimait le mal d'une façon affreuse.

Les souffrances endurées par Melkhir étaient sans doute épouvantables ; cependant elle ne poussa pas un seul cri.

Renée ne s'attendait pas à tant d'horreurs.

Que faire ?... demanda-t-elle à son amie.

— Elle râle, répondit Marie-Louise ; fais nettoyer la plaie... C'est affreux... Parle-lui...

— Melkhir ?...appela Renée.

La mourante entr'ouvrit les yeux, regarda avec fixité la Française, sembla la remercier, et prononça ces paroles qui doivent être les dernières dans la bouche des musulmans :

« Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète !... »

— Melkhir, chuchota Renée en s'approchant, Melkhir, écoute-moi : Mahomet n'est pas un prophète, et Allah est un faux dieu ; le vrai, l'unique, le bon, c'est le mien, qui permet que je sois auprès de toi... Pauvre Melkhir !.. demande.. demande-lui grâce !... Répète après moi, et de toute ton âme : « Dieu vrai et miséricordieux, aie pitié ! »